Document généré le 1 juin 2025 13:00

XYZ. La revue de la nouvelle

Vues de chiens

Normand Reid

Numéro 53, printemps 1998

URI : https://id.erudit.org/iderudit/4700ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Reid, N. (1998). Vues de chiens. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (53), 57–66.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Vues de chiens

Normand Reid

L'exclamation de la soirée eut certes lieu au moment où quelqu'un se mit en frais de ranimer les flammes dans l'âtre. Était-ce Pierre-Luc ou Violette, Jean-Roch peut-être, ou plutôt Marguerite ? Probablement pas la tendre Roseline, ni la séduisante Lisianne. Personne ne le sut, ni même votre serviteur. Amnésie totale.

Pourtant une chaleur bienfaisante animait les convives : ils se souriaient, se témoignaient volontiers leur amitié et s'égorgeaient mutuellement de leur humour. Une fête comme les autres, quoi !

Le méfait accompli, trois rondins de longueur égale formaient un triangle parfait sur les chenets du foyer. Sans feu. Aucune flamme n'avait résisté à l'attaque. Seule une fumée rose serpentait à partir des trois confluences du bois créant ainsi une colonne conique à la façon d'un champ magnétique.

Par enchantement, les lumières de la pièce réunirent leurs faisceaux en une ellipse nous recouvrant majestueusement. Une grande pénombre régnait au plancher tandis que la forte concentration lumineuse réduisait notre vision comme un rideau d'arbres devant le soleil, nous laissant des yeux de lynx. Une force incommensurable pénétrait nos muscles, et nos circuits nerveux s'agitaient en une course folle. On aurait juré qu'un ordinateur extrayait très vite toute l'information de nos réseaux. Jamais de toute ma vie je ne me suis senti si fort, si puissant, si agile, si vif, si ardent et si audacieux. Aucune drogue ne peut créer pareille sensation. C'est alors, me semble-t-il, que les événements se précipitèrent. Le temps qui s'écoula tenait de la relativité : plus vite va le mouvement, moins le temps passe.

58

Le semblant de feu lança soudainement un sifflement strident, à peine audible mais nous tranchant une bonne moitié de notre audition. La musique circulait encore dans le salon-hôte en nous parvenant comme des bruits secs, sans harmonie ni richesse. Je distinguai par les fenêtres six chiens haletant et pointant leur regard en point d'interrogation vers cet appel, grognant leur révolte à la suite de cette fausse alerte. Impuissants, ils béaient devant la scène.

La toute tranquille et innocente Roseline choisit ce moment pour entrer par une culbute dramatique, sachant pertinemment que douze paires d'yeux étaient fixés sur elles. Elle vociféra comme au ralenti des paroles cuites, résonnant telles des syllabes sans signification. Elle semblait revêtue du don rarissime de parler une nouvelle langue. La surprise et l'étonnement me tiraillaient comme le supplice de la roue.

Roseline criait à qui mieux mieux... en anglais, elle qui détestait à mort cette langue. Je n'avais jamais su pourquoi d'ailleurs. Un seul mot d'anglais était toujours un mot de trop pour Roseline. Elle parlait l'anglais, elle ! Quelle claque !

Les chiens tremblaient de peur. Roseline attaquait de toutes ses forces. Son monologue hargneux occupait tout l'espace entre l'ellipse de lumière, la spirale de fumée et les phares des chiens. Nous débordions d'envie de pouvoir nous dévergonder comme elle mais nous étions statue. Elle maniait le javelot à la perfection. Les pointes ensanglantées de ses flèches perçaient à vif la chair des hommes. Tous cochons, bestiaux, insolents, dominateurs, égocentriques, pantouflards et rudes comme des limes à fer. Les chiens voulurent protester mais les chiennes leur lancèrent un regard de fer rouge. Des bêtes de somme, des traîtres aux yeux doux, des nihilistes du sentiment, des machines à penser, des robots de production, des idéalistes faussement ambitieux et des jongleurs de fantaisie avec les femmes. Comme son oncle, un dénommé James B. Franky (alias Jérôme Quevillon), le prétentieux violeur d'adolescentes. Pas un homme ne peut sourire ou se montrer tendre sans penser et agir avec sa queue.

Tous piégés. Nous formions un cœur éclaté, avec une vipère sortie de sa peau nourricière et agonisant au centre de notre réunion. Après s'être effondrée à la fin de son discours, Roseline gisait à nos pieds, démunie.

Le feu en colère claqua à nouveau du fouet. Au milieu du triangle formé par les bûches, un cratère de cendres se forma et cracha par trois fois un brouillard de suie qui se répandit autour de nous comme se hérissent les particules de fer sur un aimant. Nous avions l'air de porcs-épics inoffensifs. Les chiens et les chiennes jappèrent et frétillèrent de la queue à l'unisson.

Soudain, toute lumière disparut. Une colonne oblique de lumière bleue se fixa sur Roseline qui prit l'allure d'une Vénus. Elle se cacha la figure de ses mains pour ensuite les retirer graduellement en montrant sa nouvelle tête de Méduse. Ce fut le silence absolu, même pour les chiens pétrifiés derrière les fenêtres. Les yeux de la Méduse dirigèrent des jets brillants vers Pierre-Luc, le défaitiste, qui, d'un coup de derrière acrobatique, pirouetta au-dessus des nuages de suie et atterrit sur ses pieds en position de lutte devant sa partenaire de toujours, Marguerite.

Le faisceau lumineux se reconstitua en un halo au faîte du toit cathédrale, libérant ainsi la Vénus à tête de Méduse qui prit place à la pointe de l'étoile laissée vacante par Marguerite. Car l'arène au centre du salon avait la forme d'une étoile à cinq branches, comme si un lutin avait transformé la suie sur nos corps en poudre scintillante, puis l'avait versée sur le tapis pour délimiter une zone de combat, ma foi, fort inutile. De porcs-épics, nous étions devenus zombis, cinq spectateurs sagement assis à l'indienne aux confins de l'étoile.

Sans avertissement, Pierre-Luc gifla Marguerite. Aucun frémissement. Il récidiva de l'autre main en prenant un élan prononcé. Il touchait un bronze. Furieux et le visage cramoisi, il frappa sans ménagement du revers de la main droite. Rien. Marguerite, souveraine, ne bougeait pas. Pierre-Luc ne pouvait plus retenir un frétillement nerveux dans ses jambes, son ventre défaillait et ses poings se fermaient d'eux-mêmes. Il se mit alors

à marteler la poitrine de Marguerite, juste au-dessus des seins. Cette lutte à sens unique dura une éternité pour nous qui étions habitués au caractère habituellement désabusé de Pierre-Luc. Au moment précis où il freina le martèlement et baissa la tête, Marguerite leva l'index de la main droite, le plaça délicatement sur le nez camard du partenaire et exerça une mince pression du poignet qui renversa le gaillard comme un automate en panne, sa tête cognant le plancher entre les jambes lascives de Lisianne. Illico presto, chiens et chiennes écarquillèrent les yeux : qu'il est facile d'abattre un faible qui gesticule !

On entendit alors un son semblable à un coup de tonnerre sourd en provenance de l'âtre. Le signal de la révérence venait de sonner. Marguerite fustigeait du regard sa victime qui aurait voulu tirer ses chausses et être loin, loin, si loin… près du pays de la mort. Dans la caverne des plaisirs, l'ambiance se réchauffait, les sueurs perlaient sur tous les fronts, mais nous étions paralysés. Nul ne pouvait plus prévoir ce qui allait lui arriver.

Marguerite entama le round suivant avec une déclaration à l'étendard de la féminité :

MARGUERITE — Pierre-Luc, pourquoi es-tu impuissant et jaloux ?

PIERRE-LUC — Parce que j'ai peur !

MARGUERITE — Peur de qui ?

PIERRE-LUC — De ma mère, je suppose…

MARGUERITE — Je ne suis pas ta mère ! Pourquoi alors avoir peur de moi ?

PIERRE-LUC — Parce que tu lui ressembles.

MARGUERITE — Mais tu m'as toujours dit que j'étais son contraire…

PIERRE-LUC — Oui, en apparence, mais tu es en fait comme son image dans un miroir. Ma mère est acariâtre, méchante, contraignante et bougonne. J'ai suffoqué toute ma vie, autant avec elle qu'avec toi, radieuse Marguerite. Sauf que toi, tu te sers de ta sensibilité pour me réduire à néant, pour me montrer jusqu'à quel point je suis un être faible et banal. Tu te

fais fragile pour mieux donner l'illusion qu'on est fort auprès de toi. Maudite femelle indépendante !

MARGUERITE — Tu exagères, mon pitou, sinon tu serais parti depuis longtemps. Rien ne te retient auprès de moi, je n'ai même pas demandé à être mariée.

PIERRE-LUC — Pour mieux me retenir, hein ? On retient bien mieux un errant qu'un prisonnier, n'est-ce pas ?

MARGUERITE — Que veux-tu, j'ai toujours rêvé de vivre comme Blanche-Neige et je ne changerai certainement pas à trente-cinq ans. J'ai été sevrée d'affection en bas âge et je me reprends comme je peux.

PIERRE-LUC — Belle excuse pour jouer à la reine martyre... Tu fais bien de ne pas bouger car toutes tes belles parures de déesse vont s'effondrer comme des patates à la fin de l'hiver. Tiens, regarde-toi pour la première fois de ta vie, Princesse !

Et d'un geste méthodique, il glissa ses mains de chaque côté de la nuque sous les rebords de l'échancrure de la robe et en déchira vivement tout le haut pour ensuite dégrafer sans précaution le soutien-gorge à baleines. À moitié dénudée, Marguerite n'avait plus la même assurance. Ses jambes chancelaient tandis que sa peau à l'air libre rosissait d'un influx sournoisement ingrat. La voix en soubresauts, elle réussit à en pousser une dernière : « Eh bien, vas-y ! Va jusqu'au bout, grand flanc-mou ! »

Pierre-Luc n'en pouvait plus. La splendeur de celle qu'il accusait de tous ses maux l'avait de nouveau subjugué. Son pantalon en portait déjà la marque honteuse. Il serait perdant jusqu'à sa mort prématurée : il se suiciderait de toute façon. Marguerite le regardait avec douceur pendant qu'il replaçait maladroitement la robe déchirée. Puis, il se blottit contre elle à la façon d'un enfant qui veut s'endormir sur sa mère. Que changerait ce duel ? Bien malin qui peut le deviner, surtout quand l'oubli efface tout.

Trêve entre deux averses. De compassion, nous étions tous émus. Chacun dans sa geôle de préoccupations égocentriques,

nous éprouvions un ressentiment aigu envers ce déploiement dérogatoire. Les chiens faisaient semblant de dormir. Le *Canon* de Pachelbel pénétrait tous les invités-ventriloques de ses harmonies de paix. Aucun cri strident. Éclairage en veilleuse. Seuls au monde. Cette fête puisait décidément dans toutes nos réserves.

□

L'eau-de-vie s'évaporait. Il fallait combler ce manque d'éléments fondamentaux de la nature. En moins de deux, je remédiai à cet impardonnable rite, car je ne voulais rien manquer.

À l'apaisement du *Canon* de Pachelbel succéda un blues aux notes étirées sur une guitare électrique dont les sons puissants se réverbéraient à l'infini dans la pièce quasi endormie et se glissaient jusqu'au fond de nous pour siroter le suc de nos cellules, gouttelette après gouttelette. Lisianne, la superbe, aguichante comme une nymphe sortie de ses eaux, n'y tenait plus. Gracieusement, elle s'égaya en faisant quelques pas de danse en suivant la langueur de la musique. L'éclairage en veilleuse claqua. Un soleil stroboscopique remplaça au pied levé la lumière elliptique du plafond. Notre sang virevolta et les phares des chiens rejaillirent en petites fontaines. La femme volatile émerveillait.

Les mouvements de Lisianne semblaient tous me désigner. Elle ne me perdait des yeux que pour une virevolte, sa bouche ondulée me télégraphiait ses baisers chaleureux, son corps s'arquait telle une invitation luxurieuse. J'exultais, je jubilais, je m'extasiais… malgré ma paralysie encombrante. Mais serais-je le prochain à passer à la torture ?

Lisianne avait une telle agilité qu'elle en mariait ciel et terre avec une désinvolture qui ne lui ressemblait absolument pas. Elle qui portait de faux ongles dans le but avoué de s'empêcher de se mordre les doigts au sang. Elle qui, souvent, me téléphonait, prise de panique, pour me confier ses malaises quand elle était confinée dans sa solitude. De toute évidence, elle attirait les hommes, mais sans jamais pouvoir les retenir auprès d'elle,

ni rien recevoir en retour. À croire qu'elle était donneur universel, la déesse des nymphes.

Pierre-Luc se dégagea de Marguerite pour mieux admirer les improvisations de Lisianne. Roseline et moi étions isolés à chaque bout d'une ligne imaginaire passant par Lisianne vers laquelle s'inclinait Jean-Roch ; non loin, de l'autre côté, Violette rêvait. Tout à coup, des oiseaux firent irruption et, toutes ailes déployées, ils chantèrent leur mélodie des bois à l'unisson du blues. Au soleil stroboscopique vint s'ajouter une spirale orangée se refermant vers le haut et entourant Lisianne de sa partie la plus large, tandis que, dans l'âtre, des souffleurs poussèrent une fumée blanche à ras du sol. Mystifiante ambiance !

La danse du ventre commençait. La nymphe fébrile jouait avec le feu. Elle incarnait l'agressive douceur du plaisir. Liant les déhanchements à la parole, Lisianne retira de sa nuque l'écharpe verte qui ornait ses épaules. Elle dédia cette écharpe à sa mère pour qu'elle trouve enfin l'homme qui ferait son bonheur. Elle fit tournoyer un à un ses souliers à talons aiguilles et du même coup remercia ironiquement sa mère de lui avoir appris que le bonheur est impossible sans homme. Avec la gestuelle d'une vahiné, elle déroula ses bas en implorant son père, qu'elle ne voyait qu'en de rares occasions, de bien regarder ses jambes moulées comme celles qui attiraient son attention. De sa voix chevrotante, elle adressa son offrande suivante à tous les hommes empressés de lui dégrafer cette jupe encombrante, mais si peu enclins à lui donner un tant soit peu d'amour. Sa blouse bouffante prit rapidement la voie des airs avec toute sa gratitude pour les autres femmes qui la jalousaient férocement. Sans pudeur et avec toute la violence que nourrissait en elle son dépit, elle allait arracher ses derniers vêtements quand Roseline, telle une judoka, s'interposa et coupa court à cette stupide démonstration de détresse.

Toutes oreilles pointées, les chiens mordaient le vide sans pouvoir retraiter à leur convenance. Désolation. Les oiseaux cessèrent de chanter. Une chandelle des plus banales apparut

aussitôt devant Jean-Roch. Voilà si longtemps qu'il se retenait qu'il n'hésita pas un instant à sortir de ses poches sa cuillère repliée, son garrot en caoutchouc, un sachet blanc comme neige et une seringue dans une enveloppe de plastique. Sans façon, il s'affaira à préparer une solution homogène en se servant de la chandelle. Puis il releva une jambe de pantalon, introduisit le liquide dans la seringue, localisa une veine derrière le genou et y inséra l'aiguille. À mesure que la mixture opaline pénétrait dans son sang, son visage s'illuminait d'une satisfaction supranaturelle. Les pupilles de Violette se dilatèrent. Elle ne savait pas. Personne ne savait. Stupeur totale !

La scène jeta finalement Violette hors de ses gonds. Elle fit entendre à qui voulait bien que « son » Jean-Roch ne se préoccupait plus d'elle depuis leur mariage, qu'il était toujours sorti, qu'il préférait les « grébiches » à tous ses amis, et blablabla... Sa bouche de mégère ressemblait à un puits de pétrole géant qui crachait une mer d'injures. Il n'avait fallu que quelques années de mariage pour que son joli visage s'enlaidisse et que ses manières de petite fille tournent au vinaigre. Son réquisitoire n'y échappait pas.

Le bruit d'un essaim d'abeilles survola alors les mimes de la fête. Jean-Roch, d'habitude imperturbable, avait écouté les griefs de Violette en serrant de plus en plus les dents. Cette fois, cette féministe à la langue de serpent allait trop loin à son goût. Très lentement, il se leva et lança un regard de Poséidon déchaîné vers sa partenaire. Il paraissait démesurément grand, comme pourvu d'une force de surhomme. Il ne posa qu'une seule question : « Qu'as-tu à me reprocher exactement, espèce de sorcière ? » Déconfite et amollie, Violette ne sut que formuler en quelques mots sa tristesse grandissante d'être considérée comme un objet.

« Oui, enchaîna Jean-Roch, c'est vrai que je vais voir les putains ! Oui, c'est vrai que j'aime la poudre blanche ! Mais si tu avais voulu... C'est toi qui m'as poussé dans les bras de ces dames en refermant tes cuisses sur ton paradis... » Devant la

figure incrédule de Violette qui ne se croyait absolument pas responsable de leurs déboires, il tonna sa dernière phrase : « Tu vas voir ce que tu vas voir ! »

Jean-Roch se dirigea alors vers sa femme, il la prit dans ses bras et la déposa délicatement par terre. Il se blottit contre elle et commença à relever sa jupe. Il n'en était qu'à mi-cuisse quand un cri de désespoir percutant inonda le salon-hôte et que les jambes de Violette se mirent à marteler le plancher comme un enfant en état de crise. Jean-Roch se releva et lança un clin d'œil complice en direction de Marguerite pendant que Violette continuait à se débattre comme si sa dernière heure était venue.

Marguerite répondit à Jean-Roch par un sourire. Dans les fenêtres, les chiens respiraient avec peine et leurs yeux brillaient de volupté. Jean-Roch offrit son bras à Marguerite. Violette rouvrit les yeux et se tut. Toutes ailes déployées, les oiseaux tracèrent alors un chemin processionnel aux nouveaux tourtereaux, chemin menant à la chambre à l'étage, puis s'envolèrent comme ils étaient venus, laissant derrière eux un silence de mort.

Nous allions devoir subir ça ! Et puis quoi encore ? Pierre-Luc qui irait se pendre parce que Marguerite l'a trompé ? Ou Violette qui aboutirait à l'hôpital à cause de son lumbago qui lui immobiliserait le dos et de ses migraines qui reprendraient de plus belle ? Ou encore Roseline et Lisianne qui nous lanceraient en pleine face leur relation homosexuelle houleuse ou heureuse, et leurs troubles d'identité ? Ou Marguerite qui sombrerait dans la folie parce que Pierre-Luc lui aurait fait l'affront de disparaître ? Ou bien Jean-Roch qui irait jusqu'à planer au-dessus de nous grâce à une dose supplémentaire de son « paradis » parce qu'il se dégoûte au plus haut point ?

« C'en est assez ! » me suis-je dit tout à coup. « Toutes ces inepties, toutes ces réactions absurdes, tous ces comportements exagérés ! Avec des amis comme ça, aussi bien m'occuper de mes fleurs… » Et, à ma grande surprise, j'ai vu les flammes dans le foyer aussi vivantes que possible et le vide absolu dans les fenêtres. Finie la paralysie ! Terminées les inventions !

66

Alors je me suis levé, j'ai recueilli les manteaux de tout un chacun et j'ai tout balancé à l'extérieur. Tout ! Incluant mes ex-amis. Puis, j'ai appelé mon chien et je me suis enfermé à double tour dans mon heureuse solitude. Ne me possédant plus, je n'avais pas d'autre choix !